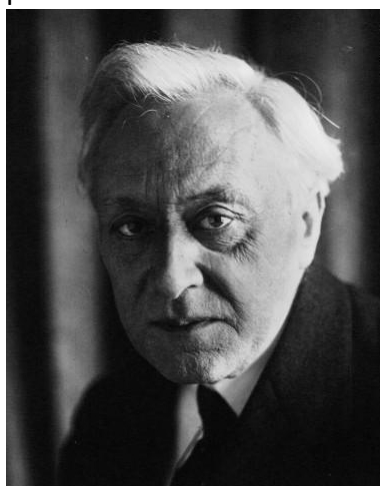


## Le regain post-phyllloxérique. Survivre... dans la souffrance

*La crise phylloxérique a trois conséquences principales sur le vignoble : exode rural donc perte de main d'œuvre, changement dans la localisation des vignes (les terres les plus pentues, mises en valeur par les plus pauvres, poussés au départ les premiers, sont abandonnées), arrivée massive des hybrides qui permettent de faire plus avec moins (de surface et de main d'œuvre). Ces trois conséquences interagissent et dessinent ensemble un nouveau vignoble de Cahors.*

### **Un choc économique et social destructeur**

Les mesures préconisées pour faire face au fléau qui se déclare dans le Lot en 1876, quelles qu'elles soient, et quelle que soit leur efficacité, restent hors de portée des propriétaires les plus fragiles, frappés les premiers par la crise. Ceux qui ont tout misé sur la vigne à la faveur des belles années 1850-1860, ceux qui se sont endettés pour accéder à la propriété ou pour s'agrandir, perdent tout leur revenu et sont incapables de rembourser. Ils sont balayés par la tempête, et avec eux parfois leurs créanciers. Citons Gustave Guiches (*L'Ennemi*, 1887) qui fait s'exprimer un ancien propriétaire ruiné ne trouvant plus qu'à s'employer pour les vendanges dans la vallée : « Du bien! oui. J'en ai plus. La « bête » a passé par les vignes, et il a tant seulement pas quitté un grain. Rien ! Il a pelé notre terre »<sup>1</sup>.



Gustaves Guiches.  
Son père était receveur municipal et viticulteur à Albas.

Le témoignage d'Eugène Rascouilles décrit bien le cercle vicieux qui se met en place, et par lequel le malheur se répand, de proche en proche : « Ceux qui, escomptant l'avenir toujours incertain, avaient contracté quelques dettes, ce fut pour eux la ruine sans rémission. Ne pouvant faire face à ses charges, payer ni principal ni intérêts, le vigneron endetté entraîna le petit capitaliste, son créancier, dans sa propre ruine. Chacun d'eux fut pris et englouti dans le gouffre qui s'élargissait et se creusait sans cesse devant eux. Victimes des malheurs des temps, ils furent chassés de leurs foyers, jetés dans le désespoir et les aventures. Expropriés, ils durent fuir leurs fermes, leur patrimoine, leurs vignobles détruits. Leurs dernières ressources épuisées, ils durent quitter le pays, leur petite patrie (...). L'un après l'autre, ces vigneron s'enfuirent de ces hauteurs... Peu à peu tous finirent par mépriser le cause et, famille à famille, en descendirent pour devenir gens de rivière et de plat pays et, pour leur malheur, gens de la ville... »<sup>2</sup>.

Si quelques propriétaires profitent de la crise pour racheter à bon compte et s'étendre, beaucoup de parcelles sont, au fil du temps, tout simplement abandonnées.

### **L'exode rural**

L'aisance générée par les trente belles dernières années avait permis de

constituer quelques réserves mobilisées au début de la crise. Mais lorsque celle-ci se prolonge, le sous-emploi et le chômage n'ont qu'une issue : l'exode. Ce dernier existait déjà depuis le début des années 1850, mais n'avait jamais atteint ces proportions : « lors de la crise phylloxérique et de la crise agraire de 1880 à 1900, ce qui n'était jusque-là que le départ du trop-plein de ses enfants est devenu une panique éperdue »<sup>3</sup>. Alors que les artisans et commerçants, moins liés à la terre, avaient ouvert la voie du départ, les petits propriétaires, métayers, employés et domestiques agricoles se mettent en chemin à leur tour. Dans les registres d'émigration dressés par les maires, « la mention « ruiné par le phylloxéra » est sans cesse répétée »<sup>4</sup>. Beaucoup laissent derrière eux des dettes dans la commune. Les campagnes se vident, surtout celles du causse. Les caussenards partent dans la vallée, où ils se mettent au service des propriétaires, et où ils remplacent parfois aussi celle et ceux qui ont tenté plus loin encore l'aventure, entraînés par le chemin de fer vers Toulouse, Paris ou Bordeaux, et de là même vers l'outre-mer, spécialement l'Amérique du Sud. La principale destination outre-mer est l'Argentine, qui via des agences sur place ne cesse de recruter des travailleurs français. Beaucoup reviendront en France déçus, et parfois même plus pauvres encore. Ils ne retrouveront pas de quoi vivre décemment dans le Lot et se dirigeront vers les grandes agglomérations. Sur la période de 1876 à 1931, qui comprend donc la Première Guerre mondiale, on estime que la population des Causses diminue de 60%, celle du Quercy blanc de 50%, celle de l'arrondissement de Cahors de 40% et des vallées d'un tiers environ. La population qui reste est vieillissante.

### ***Le temps des hybrides***

L'encépagement est totalement bouleversé par la crise. Les vigneron ont trois possibilités : d'abord les plants cultivés en Amérique du Nord (souvent hybridés entre eux), assez résistants au phylloxéra pour avoir pu s'y développer, ensuite les nouveaux plants hybrides associant le plus souvent variétés américaine et européenne en un même pied (les hybrides producteurs directs), enfin les plants européens greffés sur un porte-greffe résistant (américain ou hybride). Les premiers ont pour nom othello, jacquez, herbemont ou clinton. Ils sont assez peu chers, mais produisent un vin au goût très spécial, herbacé voire foxé<sup>5</sup>. Les deuxièmes, les seibel, couderc et autres baco noir et baco blanc, allient la résistance au phylloxéra à la production de raisins au jus plus proche du goût recherché. Nécessitant de patientes expérimentations, ils sont bien sûr plus difficiles à créer que les premiers, mais une fois obtenus restent moins chers à l'achat pour les propriétaires que les derniers, qui requièrent beaucoup de main-d'œuvre et sont moins productifs. En contrepartie, le vin qui en est issu est, si ce n'est absolument semblable, du moins très proche du vin d'avant le phylloxéra. En France, la solution des plants greffés se généralise à partir de 1885, mais certains vignobles sont massivement replantés en plants américains et nouveaux hybrides. C'est le cas de Cahors.

### ***Le glissement du vignoble vers la vallée***

À l'échelle nationale, la surface en vigne est à la fin du siècle amputée d'un tiers par rapport à son maximum de 1875. En Dordogne, la baisse est bien plus forte et avoisine les 80 %. Dans le Lot, où la vigne était omniprésente, sa présence se concentre désormais en aval de Cahors et

plus précisément dans la vallée. Les terres plaquées de calcaire et trop en pente sont abandonnées, la vigne semblant comme attirée par gravité au fond de la vallée. Une double cause à cela : la meilleure aptitude productive des hybrides (qui ne se plaisent pas sur les sols calcaires) dans les terres riches et la nécessité d'économiser de la main d'œuvre.

L'enquête agricole conduite dans les années 1920 conclut : « Le vignoble du Lot occupait avant l'invasion phylloxérique une étendue bien supérieure à celle qu'il occupe aujourd'hui. Avant 1885 le vignoble se trouvait sur tous les versants des côtes du Lot ainsi que sur les coteaux avoisinants, constitués par des sols maigres, peu profonds et secs mais où l'on récoltait un vin d'une qualité exceptionnelle. Par suite de l'exode rural et à cause des conditions économiques qui ont évolué, le vignoble n'a pu être reconstitué sur des terrains où le travail trop difficile et trop onéreux et où les rendements insuffisants ne permettaient plus une culture économique »<sup>6</sup>.

Il semble que la Première Guerre mondiale, qui a fini de saigner la région de sa jeunesse, ait encore amplifié le mouvement. La vigne se rapproche du Lot, gagnant les riches terres d'alluvions récentes de la première terrasse aux côtés du tabac qui y était devenu dominant, associé au blé qui, seul, n'était plus rentable<sup>7</sup>.

Il est difficile dans ces conditions de partager l'idée selon laquelle le phylloxéra a fait le ménage dans un vignoble excessivement développé, ne gardant que les meilleurs terroirs et les meilleurs cépages<sup>8</sup>. La reconstitution n'a pas été une sélection naturelle, darwinienne et neutre, mais un processus biaisé sur le plan social et biologique, surtout quand elle s'est faite sur la base des hybrides.

### ***Par-delà l'effondrement : les bases d'un nouveau ?***

Nul ne sait ce qui a été perdu dans cette longue période de mutation ouverte par la crise phylloxérique. Il est désormais bien difficile d'imaginer ce que pouvaient être les productions pré-phylloxériques et il est cruel de penser que des particularités, des saveurs, et également des talents ont été emportés dans le désastre.

Mais alors que d'autres ont disparu, le vignoble de Cahors a tenu bon. Pourquoi ? Certains avancent un argument « naturel » : le terroir est excellent pour la vigne, mais pour rien d'autre. Comme il n'y avait rien d'autre à faire pousser là, le vignoble ne pouvait que survivre, sauf à envisager une désertification complète. Le développement des friches sur le causse, et la richesse des terres de la vallée indiquent pourtant que d'autres trajectoires étaient possibles, certaines s'étant réalisées. La nature du sol importe bien, on ne peut le nier. Mais d'autres facteurs comptent, et prévalent selon nous, tout à la fois économiques et sentimentaux. Il fallait une certaine aisance économique et foncière pour faire le dos rond pendant quelques années puis investir pour replanter. Mais il fallait aussi être attaché à la terre pour la faire de nouveau fructifier. L'oncle d'Eugène Rascouilles possède ainsi une belle exploitation sur le causse d'Albas, et manifeste un attachement qui lui fait supporter tous les sacrifices : « Têtu, obstiné, l'oncle Frédéric ne put se résoudre à abandonner son patrimoine, la maison qui l'avait vu naître, les champs qu'il avait construits de sa main. Il lutta dix ans, vingt ans, dépensa sou à sou ses dernières réserves, vivant de peu, voyant s'évanouir, un par un tous les vestiges du bien-être passé. Il vendit ses chevaux, ses voitures, ses cuves inutiles, des coupes de bois, ses vieilles souches arrachées du sol, ses fourrages, ses moutons : pas une parcelle

de terre ne fut vendue. Il eut toujours confiance dans le travail et l'avenir. Il disait sans cesse que cette terrible épreuve passerait, que les anciens en avaient bien vu d'autres, qu'un pays jadis si riche ne pouvait ainsi disparaître. Sa confiance, son courage, son travail eurent raison de tout. À son décès, en 1918, la plus grande partie des vignobles du domaine du Souleilla était reconstitué et aujourd'hui, la récolte annuelle atteint environ 250 hectolitres, une petite fortune »<sup>9</sup>.

L'attachement à la terre était plus largement chez certains un attachement à la viticulture, histoire de famille depuis de longues générations. Si le recours aux hybrides fut crucial, le souci de préserver la

continuité des cépages ancestraux, permis par le greffage, a animé certains vigneron, alors que tout semblait perdu, que tout semblait être emporté. La mémoire familiale rapporte que Guillaume Jouffreau, à Belaye, « greffa les dernières branches, les derniers sarments d'auxerrois sur un cépage appelé herbemont », et que cela fonctionna si bien que son fils Lucien put revenir au domaine pour intégralement replanter<sup>10</sup>. Cahors fait partie de ceux qui surent préserver, nous pourrions presque dire « de justesse » la continuité qui mènera au renouveau du malbec.

Ainsi quelques espoirs pouvaient-ils être entretenus pour les temps futurs.

---

<sup>1</sup> Gustave Guiches, *L'Ennemi*, Paris, 1887.

<sup>2</sup> Nous remercions Patrice Foissac pour la communication de cette archive familiale. Voir Patrice Foissac, Eugène Rascouailles, « L'école et la République à la fin du XIXe siècle : un témoignage quercynois inédit », Bulletin de la Société d'études du Lot, Tome CXXXVII, octobre-décembre 2016.

<sup>3</sup> Gay Marcel Léon, Gromas R. (avec la collaboration de Maturié P.), Statistique agricole de la France. Annexe à l'enquête de 1929. Monographie agricole du département du Lot, Paris, ministère de l'Agriculture, 1937, p. 195.

<sup>4</sup> Pinède Christiane, « L'émigration des habitants du Lot en Amérique du Sud à la fin du XIXe siècle », Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, tome 25, fascicule 4, 1954, pp. 277-292, p. 280.

<sup>5</sup> Aux dires de Jean Jouffreau, ce n'était pas le cas de l'herbemont qui « produisait un vin délicat et fruité », qui « se buvait quand on tuait le cochon ». Jean Jouffreau, *La passion faite vin... de Cahors*, chez l'auteur, 1993, p. 14.

<sup>6</sup> L. Gay, R. Gromas, *op. cit.*, p. 102.

<sup>7</sup> Idem, p. 101.

<sup>8</sup> « ... on peut estimer que de ce mal est sorti un bien, et pas seulement pour les pépiniéristes. En effet, l'arrivée du phylloxéra stoppa net une politique de plantation anarchique et de recherche effrénée de hauts rendements. Au début de la crise, les plantations étaient étendues à des terroirs non qualitatifs et trop productifs. La maladie se répandant à très grande vitesse, il devint évident que tous les vigneron ne pourraient restructurer leur vignoble à temps ». Gérard Margeon, *Les 100 mots du vin*, Paris, PUF, 2018.

<sup>9</sup> Archives privées Patrice Foissac.

<sup>10</sup> Idem, p. 16.